

Daniel Seigneur

Le Pays de Montbéliard

Enclave protestante sous Frédéric I^{er}



ÉDITIONS
CABÉDITA
2018

Couverture: photo Serge Drewnowicz
Dos du livre: Armoiries et portrait de Frédéric de Wurtemberg

© 2018. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-833-4

Introduction

Il faut remonter à la fin du XIV^e siècle pour entrevoir un tournant majeur du Pays de Montbéliard en termes d'appartenance.

Car en effet, le pays change de main. Il n'est plus partie prenante de la « Comté-Franche », tenue par des princes vassaux du comté de Bourgogne. S'unissant au jeune Eberhard IV de Wurtemberg, Henriette d'Orbe-Montfaucon, héritière universelle du Pays de Montbéliard, le fait basculer dans l'escarcelle de cette famille, sous la suzeraineté du Saint-Empire germanique.

Par cet acte, contrairement à ce qu'on pourrait croire ou ce que l'on aurait pu entendre, le comté de Montbéliard n'était pas une vassalité wurtembergeoise ; celui-ci était son égal, mais héréditairement attaché à celui du Wurtemberg par le mariage d'Henriette. *De facto*, il conservait tous ses droits, ses us et coutumes, ainsi que sa langue. L'allemand ne fut jamais imposé à Montbéliard.

Le contexte politique de cette époque retardera un peu la rencontre des deux cultures. Au cours du premier siècle d'alliance, les souverains règnent le plus souvent en Wurtemberg, et n'apparaissent que peu à Montbéliard. Il faut attendre l'aube de la Renaissance pour enfin voir s'affirmer cette identité originale qui commence à distinguer Montbéliard de toutes les cités régionales voisines. D'abord comté puis devenu une principauté en 1495, le pays allait perdurer près de quatre siècles sous la houlette de ses princes allemands.

Au XVI^e siècle, le Pays de Montbéliard allait accentuer sa singularité en basculant dans le monde de la réforme religieuse. Car en effet l'Église catholique de ce temps peinait à

surmonter les excès commis dans son institution; ils provoquèrent une crise morale qui dura plusieurs siècles.

Au cœur de la Réforme, un prince se trouvait dans le vif des événements européens: Frédéric, duc de Wurtemberg et comte de Montbéliard.

Suivons les actions et la personnalité hors du commun de ce prince, mais d'abord, voyons en quelques propos les annales du temps qui le précèdent.

Avant-propos

GENÈSE DE LA RÉFORME EN FRANCE

La nécessité d'une réforme dans le clergé n'était déjà pas une idée nouvelle lorsqu'au début du XVI^e siècle, certains évêques décidèrent de remettre un peu d'ordre dans leur diocèse. La France, depuis les campagnes menées en Italie par Charles VIII à la fin du siècle précédent, se pénétra de cet humanisme qu'Érasme de Rotterdam, premier auteur international, diffusa en Europe, exhortant les mentalités au rationalisme, dénonçant les excès de l'Église et l'obscurantisme du bas clergé. Dans ses méditations, l'homme cherchait à définir un humanisme chrétien basé sur l'étude des textes sacrés et en particulier du Nouveau Testament. Il devint, avec le soutien de Jacques Lefèvre d'Étaples, son ami de longue date, le diffuseur des idées nouvelles. Ils ne seront pas les seuls, mais pour l'heure, tous d'eux cherchaient à retrouver les sources de la religion chrétienne, à la retremper dans sa pureté primitive par un retour aux textes eux-mêmes, débarrassés de leur exégèse médiévale ; textes auxquels, selon eux, chaque chrétien devrait pouvoir accéder. C'est encore au tout début du XVI^e siècle loin d'être le cas.

Pendant que certains évêques essayaient de ramener dans leur clergé une discipline plus stricte (présence des curés dans leur paroisse, meilleure qualité de la prédication, respect des vœux sacerdotaux, etc.), ils tentèrent encore de limiter la pratique des indulgences dont l'excès ravalait la religion à une affaire de purs gros sous ; car enfin, en achetant la rémission de ses péchés, on pouvait tout bonnement acheter le droit d'en commettre. Évidence niaise ! Une vérité que Jacques de Chabanne, seigneur de

La Palice, n'aurait pas manqué de dénoncer aux gens de son époque!

Un petit groupe de «séduits» se mirent au travail chargés d'assurer la partie intellectuelle de cette réforme. Grâce aux travaux produits presque cent ans plus tôt par Gutenberg, ils commencèrent par installer une imprimerie, condition première de la diffusion des textes. Ancien et Nouveau Testament seront bientôt traduits pour une population très favorable aux idées nouvelles et avide d'en apprendre davantage.

À ce moment-là, Martin Luther entamait son œuvre réformatrice en Allemagne. Il découvrit les textes mystiques mais aussi la réalité religieuse de son temps lors d'un voyage à Rome qui le scandalisa. Un texte, «l'Épître aux Romains» de saint Paul, agira sur lui comme une véritable révélation: «le juste qui sera sauvé est avant toute chose celui qui croit». La foi, et non plus la raison ou l'action, selon la théologie thomiste (sorte de philosophie ouverte), était l'unique moyen pour l'homme, racheté par la passion du Christ, d'échapper à la damnation et au péché qui est son état naturel. Luther considéra qu'il allait de sa destinée de diffuser sa révélation dans le peuple.

Un autre réformateur entra en scène: Jean Calvin¹ (cette numérotation et les suivantes insérées dans le texte se reportent au chapitre «Notes historiques» en fin d'ouvrage). Fils d'un notaire épiscopal de Noyon (Oise), sa famille l'avait envoyé dès 1523 à Paris pour entreprendre des études. Très brillant, il était progressivement convaincu de l'intérêt des réformateurs et décida de gagner Bâle en faisant étape à Genève pour peu de temps; il y rencontra un autre prédicant: Guillaume Farel. L'homme, énergique réformateur de la première heure, prêcha aux côtés du Suisse Zwingli.

À la suite d'un entretien avec Calvin, Farel proposa de lui confier la charge de la réforme à Genève. Bon gré, mal gré, Calvin accepta. Il allait lutter pendant quinze ans pour mettre la ville au pas. Il devait par ailleurs organiser la vie politique et économique en même temps que la Réforme théologique; ses études juridiques l'y avaient d'ailleurs largement préparé. Ainsi

le calvinisme, plus que le luthéranisme, s'instaura dans la ville en réformant les institutions sociales et culturelles. La cité de Genève devint alors le modèle de toutes les villes françaises qui tentaient d'adhérer à la Réforme. Dans sa doctrine, la famille tenait un grand rôle : le père se devait d'enseigner la religion par la lecture de la Bible, l'organisation des prières communes et le chant des psaumes, substituant de fait une partie du pouvoir réservé jusque-là aux prêtres catholiques. Il veilla aussi à la qualité des mœurs et se considérait responsable de la conduite de sa propre famille ; l'adultère, le vol étaient sévèrement punis. L'établissement d'une discipline collective était d'ailleurs pour Calvin l'unique moyen de combattre les désordres sociaux qui avaient entraîné les crises religieuses. Fêtes, chansons et danses étaient proscrites ; la sobriété dans le vêtement était aussi de rigueur. Les vagabonds et les indigents n'étaient pas admis ; on les aidait cependant à trouver du travail, mais aucune marginalité n'était tolérée. L'économie comme le goût des labeurs étaient des vertus essentielles selon encore Calvin. De plus, il considérait la notion de profit individuel et déclarait qu'il peut être digne d'un chrétien de faire fructifier son bien.

Le passage en France de la réforme religieuse ne se fera pas sans conséquences dramatiques : des persécutions, ainsi que de sérieux troubles politiques eurent lieu, particulièrement dans les grandes villes. Le prosélytisme doctrinal devait s'opérer discrètement et avec prudence. Calvin envoya alors ses disciples sur les chemins de France.

Martin Luther et Jean Calvin furent donc les principaux protagonistes des doctrines nouvelles. Plusieurs grandes villes allaient devenir des places fortes pour les huguenots. Hélas, on connaîtra entre protestants et catholiques les atrocités les plus abjectes comme celles du 2 août 1572, mieux connues sous le nom de massacres de la Saint-Barthélemy. Il serait vain de raconter les trente-huit années de luttes confuses, où la violence, le meurtre, alternaient avec les tentatives toujours plus stériles d'accommodement. L'Édit de Nantes établi en 1598 par Henri IV en fut un. Ce traité allait enfin instaurer une paix

relative dans le royaume de France. L'édit accordait des droits de culte, des droits civils et des droits politiques aux protestants.

Il reste que la France d'Henri IV fut la seule nation de son époque à avoir mis sur pied un régime de tolérance religieuse et qu'elle l'a maintenu plus de cent ans. Il faudra en effet attendre le règne de Louis XIV pour le voir à nouveau compromis. L'abrogation de l'Édit de Nantes apportera encore son lot d'exactions religieuses en France, mais les pires furent celles commises dans l'Europe tout entière durant la guerre de Trente Ans (1618-1648) et dans laquelle s'insère l'épisode comtois de la guerre de Dix Ans (1634-1644).

Le Pays de Montbéliard

INTRODUCTION DE LA RÉFORME

Des émissaires étaient parvenus du Wurtemberg dans la cité de Montbéliard; on apprenait qu'un nouveau souverain venait d'être nommé par ses pairs. Il s'appelait Ulric VI; il était né à Riquewihr, une terre que possédait sa famille en Alsace. Le Magistrat (ou Conseil de ville) fit aussitôt proclamer la nouvelle, ce qui donnait toujours en telle occasion de nombreuses réjouissances. Les femmes se parèrent de leurs plus beaux atours, les bourgeois et les familles nobles endossèrent leurs plus riches vêtements, et chacun y alla de son caquet...

Dans les tavernes, les vilains, les portefaix, les truands, les ivrognes, pour qui, tout événement était l'occasion de s'empiffrer, commencèrent dès midi à se soûler et à braire dans les rues.

Et les marchands en objets raffinés, marchands d'épices et de produits rares, se frottaient les mains en rêvant aux fournitures des réjouissances; elles allaient durer plusieurs jours. Les rues, les maisons étaient encourtinées de tapisseries précieuses. Les gens, les passants s'abordaient en souriant, comme ragaillardis. Sur un ton débonnaire, sans trop savoir d'ailleurs qui était ce prince et à quoi il ressemblait, dans les ruelles fangeuses de la cité, les badauds s'attroupaient et s'interpellaient :

– Alors, mon compère, nous avons là un bon prince! N'est-il pas vrai?

Et chacun à sa manière, commentait la nouvelle. On se voulait confiant. Et que Dieu, dans sa grande mansuétude, lui donne les vertus et les qualités de son prédécesseur.

Car en effet, la rumeur disait que le nouveau prince était encore bien jeune, et qu'il avait été élevé à la cour de Stuttgart par Eberhard V le « Barbu », d'heureuse mémoire.

Rien n'était plus exact. Ulric, fils du comte Henri de Wurtemberg et de feu Madame de Deux-Ponts, n'avait que onze ans lorsqu'il arriva sur le trône; on l'entoura immédiatement d'un Conseil de régence pour le représenter à Montbéliard. Ce conseil² prit aussi le nom de « Cour de Chancellerie ».

Élevé à Stuttgart par le duc Eberhard le « Barbu », son cousin, Ulric montra dès son adolescence un caractère entreprenant, impulsif, et ne rechignait pas à la tâche; il s'était initié assez rapidement au maniement des affaires en prenant dès l'âge de seize ans les rênes du gouvernement. Contrairement à l'usage, l'empereur Maximilien le déclara majeur dès cet anniversaire. On était en 1503.

Dès ce temps, dans le pays, la seigneurie de Blamont tomba en déliquescence; la descendance mâle directe de Thiébaud IX de Neufchâtel-en-Bourgogne s'était éteinte; cet étiolement rompit son lien de vassalité envers les comtes de Bourgogne. En effet, Claude de Neufchâtel mourut en 1505, ne laissant que des filles; son frère aîné Henri, lieutenant du gouverneur du comté de Bourgogne avait déjà trépassé à Blois l'année précédente; Guillaume mourut sans s'être marié peu après ses deux frères. Son héritage aurait dû revenir à ses cousins Ferdinand de Neufchâtel, seigneur de Montaigu, et Jean de Neufchâtel, seigneur de Saint-Aubin. Mais Bonne de Neufchâtel, l'une des filles de Claude, avait épousé le comte de Furstenberg, descendant d'une grande famille noble de Souabe. Ce dernier s'empara sans déclaration de la seigneurie, ainsi que celles de Clémont, d'Héricourt, du Châtelot, de L'Isle-sur-le-Doubs, de Neuchâtel-Urtière et de celle de Pont-de-Roide; il parvint momentanément à s'y maintenir en plaçant des troupes.

Ferdinand et Jean de Neufchâtel ne se contentèrent pas de protester contre cette mainmise « manu militari » de leur cousin par alliance. Dès novembre 1505, ils lui intentèrent un procès

devant le Parlement de Dole, alors chef-lieu du comté de Bourgogne. Au commencement même de l'affaire, ils vendirent au duc Ulric tous leurs droits sur les seigneuries, pour un montant de 6000 florins d'or. Par atavisme, Ulric de Wurtemberg revendiquait ces terres et les avait fait saisir en son nom par le bailli de Montbéliard, Jean-Edgard de Bubenhoffen.

Dans l'imbroglie présent, chacun poussait ses pions, comptait et manœuvrait pour son bon droit. Le duc Ulric s'empressa d'installer des troupes de garnison à Blamont et d'en réorganiser l'administration.

Un autre protagoniste entre en scène : le comte Guillaume de Furstenberg. Ce dernier et Ulric, déchirant leurs bonnes relations d'antan, se firent une guerre sans merci à travers tout le pays. Néanmoins, une médiation menée par les Suisses s'instaura. Par la suite, il y eut encore bien des transactions, démêlés, guerres partisans et procès interminables... Telle fut la manière dont la seigneurie de Blamont passa des Neufchâtel-en-Bourgogne à la maison de Wurtemberg.

Le comte de Furstenberg garda pour lui les autres seigneuries, tout en poursuivant sa lutte contre Ulric. Il alla se saisir de Granges et incendia le château d'Étobon³. On se fit encore bonne guerre ; cependant, les Wurtemberg ne rentrèrent définitivement en possession de tous les anciens domaines des sires de Neufchâtel que sous le règne du prince Frédéric I^{er}, quarante années plus tard.

Au commencement de 1507, Montbéliard allait subir une transformation majeure. Le rocher du château qui jusque-là formait un seul tenant, fut ouvert au levant par une saignée de 33 m de longueur et de 25 m de largeur. On désirait entourer le château d'une voie d'eau. Ce fut un travail de titan mené à la sueur des hommes. Ainsi, par cette large entaille⁴, le fort le « Chat » (ou Saint-Nicolas), qui constituait la défense orientale de la cité, se séparait du rocher du château.

En 1511, Ulric épousa à Stuttgart, Sabine, fille d'Albert IV, duc de Bavière, et nièce de l'empereur Maximilien. À cette occasion, on donna de grandes fêtes au cours desquelles on organisa

Table des matières

INTRODUCTION	7
AVANT-PROPOS.....	9
Genèse de la Réforme en France.....	9
LE PAYS DE MONTBÉLIARD.....	13
Introduction de la Réforme	13
MONTBÉLIARD ACCUEILLE SON PRINCE.....	22
LE SUPPLICE.....	27
LES LITANIES DU SURINTENDANT TOUSSAIN.....	37
FRÉDÉRIC, LE GRAND ENTREPRENEUR.....	53
L'AMITIÉ D'UN ARCHITECTE	63
L'ARBITRAGE.....	69
LE RENDEZ-VOUS D'UNE SOURCE.....	82
LES GUISE DE LORRAINE	87
LA CITÉ D'HÉRICOURT PUNIE.....	91
LA ROUTE DE ROME	93
LA PIERRE PHILOSOPHALE.....	108
LA SURPRISE EST POUR BERNARDO.....	114
LE VIN EST À LA COUR.....	120
1592 – LA ROUTE DE CALAIS POUR L'ANGLETERRE.....	127
LE CHEMIN DE LONDRES.....	130
UN SÉJOUR D'ENCHANTEMENTS.....	135

CHAQUE PRINCE QUI DISPARAÎT DE CE MONDE.....	137
LA FAMINE.....	140
ANNEXE.....	147
Chronologie des comtes de Montbéliard	147
Les terres ou seigneuries dépendantes.....	151
Pertes des dépendances au fil des siècles.....	151
FICHE D'IDENTITÉ	155
Frédéric I ^{er} de Wurtemberg (1557-1608), comte de Montbéliard et duc de Wurtemberg	155
NOTES HISTORIQUES	156
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	168
TABLE DES MATIÈRES	169